

JUSQU'OU PEUT MENER LA PASSION

Le chorégraphe Fernand Nault a consacré sa vie à la danse. Et fait entrer la compagnie des Grands Ballets Canadiens dans la modernité.

Chorégraphe émérite des Grands Ballets Canadiens, danseur et chorégraphe à l'American Ballet Theatre pendant vingt ans, cet artiste ayant sillonné le monde et travaillé auprès des plus grands est né chez nous, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Lorsqu'il voit danser aujourd'hui ses créations telles que "Carmina Burana" ou "Casse-Noisette", lorsqu'il se remémore les heureux hasards de sa vie, il a bien l'impression d'avoir vécu un conte de fée. Dans la famille de Fernand, le mot "art" était inexistant. Dans le Québec de cette époque, faire de la danse était marginal. Et pour un garçon, c'était impensable.

En effet, quand on était adolescent au début des années trente, qu'on habitait le quartier Hochelaga et qu'en plus, on était un garçon, il pouvait paraître utopique de songer à un avenir dans la danse! Rares devaient être les enfants qui savaient ce qu'était un ballet! Aujourd'hui, Fernand Nault (Boissoneault à l'origine) me raconte ce temps-là en admettant que ce qui lui est arrivé, c'est de l'ordre du "conte de fée: "Ça ne me semble pas réel maintenant. Un vrai conte de fée. Un vrai Casse-Noisette!"

Mais qu'est-ce qui prédestinait Fernand Nault à cette vie d'exception? Qu'y avait-il, autour de lui, pour lui insuffler cette passion, cette énergie? Ce n'était certes pas le contexte socio-politique de l'époque qui faisait naître de tels espoirs. Rappelons-nous l'ambiance. Dans cette période de l'entre-deux-guerres, la vie culturelle reste pauvre, la religion est souvent le seul palliatif aux maux des hommes et l'Église montre la voie à suivre tout en

résistant elle-même aux changements. On sent la même appréhension chez le peuple. Dans ces années-là, les arts sont encore réservés à une certaine classe sociale. Si on n'a pas le privilège de faire partie de "la bonne société" c'est-à-dire être assez éduqué et économiquement favorisé, on reste entre ses quatre murs. Côté danse, il y a bien eu des passages remarquables: la Pavlova, Mary Wigman, le Ballet Mikhaïl, L'Argentina... mais on doit le reconnaître, le Québec n'a pas encore laissé de traces sur la carte artistique. La danse, ici, cela veut surtout dire le folklore, les danses "en ligne", ou les revues musicales. Il faudra attendre la télévision pour qu'une autre sorte de danse entre dans les foyers (en grande partie grâce à la fondatrice des Grands Ballets Canadiens, Madame Chiriaeff).

Chez les Boissonneault, la famille de Fernand, s'il n'y a pas encore la télé, il n'y a pas non plus de radio, de disques, de livre. Il n'y a rien: "Chez nous, il n'y avait pas de musique. On ne connaissait rien de l'art. Ça ne faisait simplement pas partie de la vie. Ma famille n'était pas cultivée, pas du tout". Pour Fernand, il y avait deux pôles d'attraction: ses Tantes, un peu fantasques et la messe. Ces tantes qui habitaient à la campagne et chez lesquelles il avait été envoyé pour un temps, étaient en effet des "numéros", des femmes originales qui ont frappé l'imagination de l'enfant. En décrivant l'une d'elles Nault revit son plaisir d'antan: "Elle gesticulait, c'était extravagant, elle nous faisait croire des choses insensées, c'était une conteuse, une actrice, elle était merveilleuse". Ce sens du magique, le jeune garçon d'alors le percevait aussi à l'église, le seul endroit où l'on pouvait entendre de la belle musique (il s'était d'ailleurs enrôlé dans la chorale). De retour à la maison, il remettait en scène les cérémonies si bien orchestrées: parures, ornements, arrangements floraux, chandelles, vêtements... Cet apparat l'envoûtait. Se découvrait-il un attrait pour le théâtre?

Nault serait peut-être devenu prêtre s'il n'y avait eu ce film, "L'étoile de Valence" dans lequel Birgitt Helm dansait un tango. En découvrant la danse, il découvrit la raison de son existence, il n'y avait pas l'ombre d'un doute, c'est à ELLE qu'il se consacrerait. Tenait-il ce goût de sa grand-mère Belzémire? Depuis qu'elle avait épousé le "violonneux" du village, la danse

s'était emparée d'elle, il y en avait même qui la disaient "possédée". Pour une famille aussi traditionnellement chrétienne que la sienne, ce n'était pas très bien vu mais elle n'y pouvait rien, la passion l'emportait. Cette danse si souvent considérée comme une tentation à éloigner, un péché, c'est elle qui creusera l'écart entre Nault et son père. Un garçon qui veut danser! Quel bel avenir! Une honte plutôt!

Fernand devrait faire preuve de détermination. La première décision que Nault prit afin de ne pas indisposer son père, fût de changer son nom pour Bill Watson. Ainsi danserait-il incognito. "C'était dur mais j'étais plus que têtue, je ne voyais que ça, je ne pensais qu'à ça, la danse. J'ai tout sacrifié pour elle." C'est un vendeur de fleurs au marché, Raoul Leblanc, qui lui donne ses premiers cours de claquettes, ses premières leçons de danse. Viennent ensuite les cours de l'école de Maurice Lacasse dit Morenoff (le prestige des noms russes..). Le couple Morenoff, très reconnu comme "adagio team", va lui enseigner pendant six ans. Entretemps, Nault aura quitté l'école trop tôt, son père sera décédé, et il aura fait trente six métiers. Il passe son adolescence comme serveur de restaurant dans le bas du Boulevard Saint-Laurent, vendeur dans une pharmacie, livreur de journaux, vendeur de fleurs... non seulement pour répondre à ses responsabilités familiales mais aussi pour être capable de payer les fameux cours de danse.

New York: l'exaltation, les rencontres, l'accomplissement.

Changeant de nouveau son nom pour l'exotique nom d'emprunt Igor Latasscoff, il participe à des spectacles aux Variétés lyriques. Mais rien ne laisse prévoir que de tels débuts pourraient le lancer dans une carrière internationale. Il est un petit danseur parmi quelques autres dans une ville où il ne se passe pas grand chose. Ce pourquoi il court vers les troupes s'arrêtant à Montréal, cherchant à se ressourcer, prendre de la graine, apprendre.

C'est ainsi qu'en 1944, (il a 23 ans), Le Ballet Theatre de New York fait un arrêt en ville. L'un de leurs danseurs, Todd Bolender, se blesse et on doit le remplacer sur le champ. À l'affût, Nault se présente. Il est choisi. En

quelques heures, il apprend sa partie. Il faut dire que déjà, à l'époque, Nault fait preuve d'un don qui va servir toute sa carrière: sa mémoire phénoménale. Il enregistre chaque pas d'un ballet, pas seulement les siens mais ceux des autres. Son esprit travaille mieux que nos caméras vidéo.

Le Ballet Theatre semble satisfait de sa prestation. La preuve: on lui fait signer un contrat de six semaines. Nault n'en revient pas. Et lorsqu'au bout des six semaines, on lui demande de finir la saison avec le ballet, il sent sa vie prendre un tournant. Il avoue aujourd'hui: "C'était un rêve inespéré. Je devais être destiné pour ça." Sans doute puisqu'à la fin de la tournée, le Ballet Theatre l'engage pour la prochaine saison, puis une autre saison... et c'est ainsi qu'il restera avec eux pendant vingt et un ans! Devenant l'un des premiers danseurs de la compagnie, maître de ballet puis chorégraphe, il va cotoyer Noureïev, Tatiana Riabouchinska, Melissa Hayden, Balanchine, Stravinski... La vie de troupe, dans ce temps-là, est plutôt dure: on est sur la route six à huit mois par année, rentrant à New York pour apprendre de nouveaux ballets. Mais cette vie trépidante, ces nouvelles chorégraphies ne font qu'exalter celui qui a maintenant raccourci son nom pour en faciliter la prononciation: Fernand Nault. "C'était tellement excitant d'être à New York à cette époque. Comparé à ça, Montréal, c'était un petit village. On avait la crème de la crème. J'étais bouche bée". Tout en restant avec l'American Ballet Theatre (lui aussi a modifié son nom), il fait des séjours à Paris, à Londres, prend des classes avec des maîtres: Margaret Craske, Valentina Preyaslevec, Matt Mattox, Pierre Vladimiroff... Dans les ballets, il joue le plus souvent des rôles de caractère, il y excelle car il est comédien de nature. Lorsqu'il joue le rôle de la Mère Simone (dans "La Fille Mal Gardée"), guère contente de voir sa fille fréquenter un parti trop pauvre, il s'en prend à Noureïev qui incarne le prétendant. Il se rappelle avec vivacité les chasses sur scènes et le mauvais caractère de son partenaire: "C'était excitant de le voir danser. Il avait un caractère impossible, c'était déjà une star. Sur scène, il était magique, il improvisait, il fallait se tenir sur ses gardes, c'était lui qui commandait. Il avait tout le monde à ses pieds et il le savait". Nault parle de l'infériorité technique de Noureïev par

rapport à Baryshnikov mais à son charisme inégalable, "ce don indescriptible qui ne s'achète pas, qui ne s'apprend pas".

Autre souvenir tout aussi émouvant: lorsque Chagall, venu à New York pour faire les décors et les costumes de "L'oiseau de feu" peint directement sur le costume de Nault: "S'apercevant que mon costume n'avait pas encore été peint, il m'a dit: "Venez ici, je vais vous peindre", et il m'a peint. J'étais tout plein de Chagall. Je n'aurais jamais du me laver".

Les années américaines de Nault sont prolifiques. Quoiqu'engagé à New York, il devient aussi chorégraphe pour le Civic Ballet de Louisville au Kentucky, il se rend en U.R.S.S. comme professeur invité et donne des classes de démonstration pour les écoles de Ballet du Kirov et du Bolshoi... Rien ne semble plus le destiner à la terre québécoise.

Le duo Chiriaeff-Nault.

C'est lors d'une visite à Montréal (il assiste à un ballet dans la toute nouvelle Place des Arts) qu'un ami l'entraîne à une réception donnée par Les Grands Ballets Canadiens. Première rencontre avec "La" Dame des lieux, Madame Chiriaeff, qui l'invite dès le lendemain. Petit déjeuner à l'Hotel Windsor, échanges de points de vue, discussion sur le répertoire, suggestions... Nault repart pour New York. Mais Madame Chiriaeff a été conquise par les idées de Nault, par sa fraîcheur, son dynamisme. Elle le rappelle à l'ordre, elle va le voir, revient à la charge et le convainc: "Vous devez signer ce contrat, vous n'allez jamais le regretter".

Lorsque Fernand Nault rentre à Montréal, en 1965, Montréal lui fait l'impression d'une petite ville, accusant un retard certain en danse. Mais l'avenir s'ouvre à lui, tout lui semble possible. Le public n'est peut-être pas encore prêt à le suivre sur des voies plus modernes mais il va, pourtant sans préméditation, le conquérir, étape par étape. Il va modifier les habitudes, le regard, les attentes, les désirs du public, lentement sûrement, en proposant des ballets moins conservateurs. "Madame", un peu réticente parfois et certainement de goût plus classique, le suit dans tous ses projets, lui fait confiance, l'appuie: "Elle était tellement visionnaire, elle voyait que je menais la compagnie vers quelque chose qu'elle n'avait pas encore

touché mais elle me laissait aller... j'avais carte blanche". Les créations de Fernand Nault iront du classique au néo-classique, du contemporain à la danse plus théâtrale. De quinze à dix-huit heures par jour au travail avec Madame Chiriaeff, il va offrir dix-neuf chorégraphies aux Grands Ballets Canadiens. L'entente entre Madame Chiriaeff et Fernand Nault frappe tous ceux qui les entourent, c'est de cette union qu'est née la force de la troupe: "Lui et Madame, c'était un", me dit Jocelyn Paradis, l'un des danseurs appréciés du chorégraphe et qui a eu Nault pour professeur. Nault a signé à ce jour des chorégraphies pour quatorze compagnies différentes à travers le monde (aussi variées que le Robert Joffrey Ballet ou le Ballet National de Corée), réservant pour Les Grands Ballets Canadiens, de grands moments parmi lesquels on compte "Casse-Noisette". Depuis une trentaine d'années, on danse ce ballet à La Place des Arts avec toujours autant de succès. Nault y a insufflé cette féerie toute poétique qui respecte le conte fantastique d'Hofmann mis en musique par Tchaïkovsky ("la version la plus fidèle au livret original", fait remarquer Vincent Warren, historien de la danse et ancien danseur de la troupe). André Laprise, l'assistant de Nault qui le seconde dans toutes les répétitions de ce ballet, explique que bon an mal an, les gens ont toujours "besoin de soupapes, de rêves" et c'est ce que Nault leur offre. Un autre grand moment du chorégraphe a certainement été la réalisation de "Carmina Burana" qui se joue ici depuis 1967. Première partie du triptyque "Tionfi" du compositeur allemand Carl Orff, cette oeuvre a su trouver en Nault la spiritualité qui la mettrait en valeur. Ces chants médiévaux découverts au siècle dernier dans un monastère bavarois offrent des visions du printemps, du plaisir et de l'amour que Nault a mis en scène avec une pureté et une fluidité dignes des images qui l'ont inspiré: celles de Botticelli. Créée en dix jours dans le sous-sol d'un Y.M.C.A. du Kentucky quelques années plus tôt, Carmina Burana a conquis les viviteurs de l'Expo 67 par cette magnifique symbiose de musique, de chant et de danse. Il faut dire que la ville, le pays, étaient en plein éveil: "En 67, on a grandi soudainement, Montréal est devenu une ville, elle progressait d'un jour à l'autre", se rappelle Nault. Son "Carmina Burana" était mûr et le public de même. Un peu plus tard, Nault va créer deux oeuvres qui

marqueront le parcours québécois en danse, deux oeuvres bien différentes l'une de l'autre. "La Symphonie des Psaumes" et "Tommy". Créée sur une musique de Stravinsky, "La Symphonie des Psaumes" est un modèle d'épuration, de synthèse. Cette oeuvre, dont l'absence de décor et de costume met en valeur l'intériorité caractéristique de Nault, fait date dans notre histoire puisqu'elle a été dansée à l'Oratoire Saint-Joseph lors de la semaine sainte. Alors que danse et Égïlse n'avait jamais fait la paire, alors que les jeunes avaient déserté les églises (on est en 70), Nault amène chaque soir 5,000 spectateurs à l'Oratoire.

Loin du recueillement que l'on perçoit à l'Oratoire, c'est l'hystérie qui s'empare de foules de jeunes à la présentation de "Tommy". Nault chorégraphie un ballet rock opéra sur la musique des Who et son "Tommy" devient le symbole d'une génération révoltée contre l'indifférence et la violence. La solitude de Tommy chantant "See me, Touch me, Heal me" rejoint la génération des "flower people". Le spectacle est une révélation pour beaucoup de garçons qui identifiaient encore la danse aux fameux "tutus roses". "La révolution", fait remarquer Warren, "c'est que dans Tommy, la vedette, ce n'est plus une fille mais un garçon". Nault renchérit: "Après Tommy, on a eu une foule de garçons, ils voulaient tous devenir danseurs en deux semaines, le jazz s'apprenait vite, on se sentait bien..." Malgré le sujet du ballet, Warren loue "la sobriété de présentation" du spectacle de Nault. Il est vrai que si la musique n'a rien de la "Symphonie des Psaumes", la mise en scène porte encore la marque autobiographique du chorégraphe, cette épuration qui permet de se centrer sur l'essentiel. Le succès commercial de "Tommy" est tel qu'il oblige les danseurs à présenter le spectacle pendant trois ans. C'est Nault qui tire lui-même la sonnette d'alarme et décide d'arrêter "le show": "On était devenu "The Tommy Compagny". On remplissait les salles à craquer: les gens payaient pour rester debout, n'importe où, sur les marches... Mais j'ai vu combien le succès pouvait aussi être dangereux, on aurait perdu notre identité..."

Bien d'autres chorégraphies de Nault ont rejoint ce public qui avait trop longtemps été tenu à l'écart de l'exhubérance de la danse mais qui lui portait au fond de lui un amour viscéral. Nault a fait sauter les portes

mal fermées, a forcé les cadenas. Il a fait ses propositions et le public les a acceptées, avec chaleur, reconnaissance. Le public s'est laissé prendre, emporter. Malgré ses vingt années américaines, le chorégraphe n'avait rien oublié de l'âme du Québécois. Cette terre où il avait pris racine, on l'a sentie particulièrement bien dans "La Scouine", cette chorégraphie dont il a créé le livret avec Odette Leborgne d'après un livre d'Albert Laberge. Loin de pièces folkloriques qui pourraient flirter avec la caricature, sa "Scouine" porte à l'honneur les valeurs et les espoirs d'un peuple. Ces fragments d'histoires humaines touchent le spectateur par l'intensité des gestes tour à tour austères et déchainés, ne visant qu'à exprimer le poids d'une vie, d'une passion.

Si Nault a fait preuve d'une mémoire chorégraphique sans pareille, la qualité qu'il a su la mieux développer est certainement cette capacité de synthèse tout à fait moderne dans l'illustration gestuelle des sentiments les plus profonds. André Laprise, qui connaît Nault depuis vingt cinq ans, constate qu'il a réussi l'exploit de créer des choses accessibles tout en les dotant d'un haut niveau de subtilité. Il a souvent créé "des oeuvres à la limite du dénuement" mais chargées d'émotions vraies, de questions auquel tout un chacun cherche à répondre.

Fernand Nault a toujours son bureau à La Maison de la Danse, rue Rivard, c'est là qu'il m'a reçue, se préparant déjà à remonter son "Carmina Burana". Beaucoup de choses ont changé. Il n'a plus la mémoire exceptionnelle qui l'a tant servi et "Madame" n'est plus là bien qu'il la sente encore hanter les lieux: "Elle était si forte, on est resté imprégné d'elle, de sa personnalité, la maison en est imprégnée, elle est encore dans les couloirs, elle a laissé sa marque", dit-il. Réalise-t-il combien lui-même a marqué des générations de danseurs, d'élèves, de professeurs? Réalise-t-il que le Québec dans son entier a pris un tournant grâce au souffle moderne qu'il a donné à notre danse? L'épicier du coin, le médecin de Laval, la secrétaire du centre-ville se retrouveraient-ils aujourd'hui à l'Agora de la Danse ou à La Place des Arts si un artiste bien de chez nous et passionné à souhait ne les y avait pas guidés peu à peu? Car, on n'aime peut-être pas se

le rappeler mais notre univers de la danse n'en était qu'aux balbutiements il y a seulement cinquante ans...

Un danseur, qu'est-ce-que c'est?

Pour Fernand Nault, ce qui différencie le bon danseur d'un danseur ordinaire, c'est la passion: "Ce qu'il y a de beau chez un artiste, c'est qu'il donne de lui-même, qu'il est généreux". C'est ce qu'il retient des danseurs avec lesquels il a spécialement aimé travailler. Ainsi Sonia Taverner, Vincent Warren, Jocelyn Paradis, Redizo... En décrivant le travail de V. Warren, il insiste sur la différence entre l'interprète et l'artiste: "Vincent n'était pas seulement un interprète. Un interprète, c'est sec, ça n'a pas la chaleur de l'artiste. Il ne se contentait pas des pas, il caressait le public". Nault regrette que la technique supplante parfois l'expression. Il lui semble pourtant percevoir dans les nouvelles créations un peu plus de sentiment. Ce qui, d'après lui, rejoint les spectateurs autant sinon plus que l'esthétisme ou la perfection technique d'un geste, d'une série de pas. Car la danse est une histoire de communication, il ne faut pas l'oublier. Le public est là pour prendre ce que l'artiste est prêt à donner. Le public attend tout de l'artiste et il sent lorsque ce dernier se donne à moitié ou en totalité. Il faut entendre avec quelle intonation, quel bonheur Jocelyn Paradis clame: "J'aime les planches, j'aime le public. Même à travers de petits rôles je veux le leur montrer, y mettre toute ma passion".

Nault a certes modifié le répertoire d'une compagnie afin de rendre accessible la danse moderne mais la base absolue reste pour lui la technique classique. Même les artistes en danse moderne ont besoin du classique. Il s'explique: "Si vous voulez jouer du Stravinsky, il faut jouer du Mozart pour commencer". Warren constate d'ailleurs que même les chorégraphes de "La nouvelle danse" se tournent vers des danseurs à base classique permettant une certaine versatilité: Edouard Lock, Jean-Pierre Perreault, Ginette Laurin... On peut d'ailleurs danser moderne même en

pointes. Qu'on se rappelle la pièce "Octobre" sur de la musique de Pierre Flynn (chorégraphie de Nault, 1990).

Lorsque Nault a créé un rôle pour un danseur, on peut dire qu'il a participé à la construction de sa personnalité. Tout imprégné de son nouveau personnage, le danseur s'est senti investi d'une mission précieuse: celle de transmettre au public la passion du chorégraphe. Pour ces danseurs, Nault a été le ciment de leur carrière et une raison de plus d'être convaincus qu'ils étaient nés "pour ça".

Chevalier de l'Ordre National du Québec, Fernand Nault est aussi récipiendaire de la Médaille du Centenaire, du Prix de chorégraphie du VIII^{ème} Concours International de Ballet de Varna, de la médaille de l'Ordre du Canada et du Prix Denise Pelletier.

Elisabeth Recurt